



Trace, information, écriture

Didier Vaudène

Séminaire au Collège international de philosophie

Le séminaire en 2022-2023	1
Information pratiques	1
Présentation résumée	1
Perspective générale du séminaire.....	2
I. Des machines sans écriture.....	2
II. Linéarisation et archi-écriture	2
III. Transphénoménalité	3
Le séminaire en 2019-2020 et 2020-2021	4

Le séminaire en 2022-2023

Information pratiques

- i** Les séances ont lieu le jeudi de 18h à 20h en visioconférence :
 - jeudi 13 octobre 2022 L'enjeu des médiations
 - jeudi 10 novembre 2022 Fiction et croyance
 - jeudi 24 novembre 2022 Trace et information
 - jeudi 15 décembre 2022 La verticale d'horizon
- i** Lien Zoom du séminaire : <https://zoom.us/my/didier.vaudene>
- i** Page du séminaire : <https://vaudene.fr/ciph/>

Présentation résumée

Ce séminaire aborde certains aspects de l'articulation entre *trace*, *information* (au sens de l'information discrète de l'informatique, c'est-à-dire l'information combinatoire non probabiliste), et *écriture* (abordée de manière générale en un sens non exclusivement visuel ou graphique). Cette articulation fait d'autant plus difficulté que les dispositifs de traitement de l'information (ordinateurs, smartphones, etc.), qui sont des machines sans écriture (c'est de la mécanique, de l'électronique, etc.), sont enveloppés dans une construction fictionnelle qui nous permet de regarder ces dispositifs *comme si* ils étaient réellement discrets, *comme si* ils opéraient effectivement avec et sur des écritures, ce dont témoignent l'informatique et l'usage quotidien que nous en avons, aussi bien que leur réduction – jugée évidente même par les mathématiciens – aux théories de la calculabilité. Comment déplier la construction fictionnelle d'un tel *comme si* ? Comment situer son enjeu à la fois théorique et scientifique ? Comment et dans quelle mesure l'information discrète et ses mises en œuvre techniques peuvent-elles (ou non) concerner, modifier, ou bousculer la problématique de l'articulation entre trace, information et écriture ?

Dans cette troisième année du séminaire, je voudrais rassembler et prolonger ce qui a déjà été abordé en 2019-2020 et 2020-2021 concernant l'information discrète et l'écriture pour aborder la question de la trace et pour dégager et préciser deux thèmes qui s'y sont peu à peu esquissés : les médiations et les constructions fictionnelles. Du fait de leur transversalité, on ne saurait enfermer de telles problématiques ici ou là, de sorte qu'on doit pouvoir en déceler les incidences de diverses manières et dans divers champs et pratiques, qu'ils soient techniques et scientifiques (mathématiques y compris), ou philosophiques et épistémologiques, mais aussi dans la poésie, la littérature, la peinture, le cinéma, etc., et bien au-delà.

Perspective générale du séminaire

Ce séminaire propose d'aborder certains aspects de la problématique de l'articulation entre *trace*, *information* (au sens de l'information discrète de l'informatique, c'est-à-dire l'information combinatoire et non probabiliste), et *écriture*, problématique abordée de manière générale en un sens non exclusivement visuel ou graphique. Cette problématique est transversale, à la mesure, au moins, du caractère transversal de l'écriture, ce qui l'ouvre à une multiplicité d'approches, certaines d'entre elles ayant déjà été développées, de diverses manières, en particulier quant à l'écriture, à la trace et à leur articulation.

Dans ce séminaire, la problématique de l'articulation trace/information/écriture est approchée depuis le concept d'information discrète dont les déterminations sont liées à ses usages et à ses mises en œuvre techniques. D'où la question qui indique le chemin d'accès à la problématique : comment et dans quelle mesure l'information discrète et ses mises en œuvre techniques peuvent-elles (ou non) intéresser (concerner, éclaircir, préciser, modifier, déplacer, bousculer, etc.) la problématique de la trace, la problématique de l'écriture, et leur articulation ?

Autant il est acquis que la diffusion et l'usage des appareils liés aux technologies de l'information (ordinateurs, téléphones, appareils photographiques, réseaux, etc.) induisent des modifications et des ruptures dans les pratiques individuelles et collectives (y compris quant aux pratiques liées à l'écriture), autant il est moins fréquent d'interroger le caractère fondamental de certains concepts ainsi mis en jeu (le concept d'information discrète est seulement l'un eux), et d'envisager que leur mise en œuvre technique enveloppe peut-être, sous couvert d'efficacité, la cristallisation anticipée d'un savoir encore en souffrance. Au demeurant, quand on comprend que le caractère transversal de l'écriture a effet de dissémination, on doit s'attendre à ce que cette problématique d'articulation, bien qu'abordée depuis le thème particulier de l'information, puisse affleurer dans divers champs, non seulement scientifiques, mathématiques et épistémologiques, mais aussi philosophiques et artistiques (poésie, littérature, et bien au-delà).

I. Des machines sans écriture

Le développement des techniques associées à l'information discrète conduit à des dispositifs qui nous procurent l'occasion de renouveler certains aspects de notre expérience de l'écriture, puisque ces dispositifs – tout comme la machine de Pascal réalisée à la façon des horlogers – sont des *machines sans écriture* : un regard attentif sur le fonctionnement de ces dispositifs peut en effet aisément nous convaincre qu'on ne saurait rien y déceler ou y objectiver dont on puisse dire « ceci est une lettre » – pas même le moindre « 0 » ou « 1 », n'en déplaise aux clichés –, ou « ceci est une écriture », ni, a fortiori, « ceci est un nombre », fût-il naturel, et encore moins réel. Et pourtant, dans le même temps, nous regardons ces dispositifs *comme si* il s'agissait d'écritures et de traitements appliqués à des écritures, ce dont témoignent l'usage que nous en avons tous au quotidien aussi bien que la pratique de la programmation et l'ingénierie des logiciels, et surtout la réduction de ces dispositifs à la formalité des théories de la calculabilité, réduction jugée évidente même par les mathématiciens.

Ce *comme si* mérite donc quelque attention, car il nous invite à comprendre qu'il est possible de passer « sous » l'écriture, et ainsi apercevoir une strate plus rudimentaire que l'écriture ordinaire, mais aussi « avant » l'écriture, non en un sens chronologique ou historique, mais au sens génétique d'une antériorité pouvant s'ouvrir en divers déploiements, l'écriture ordinaire n'étant que l'un deux. C'est cette strate qui est étroitement liée à l'information discrète, ce qui permet de comprendre, par exemple, que l'information discrète puisse intervenir dans tous les contextes où une phénoménalisation est directement ou indirectement aperçue, recueillie ou pensée *comme* une écriture, indépendamment de toute référence éventuelle à des artefacts, à des machines ou à des calculs.

Expérience de pensée : regardez l'écran de votre ordinateur ou de votre téléphone tandis que vous lisez ou saisissez du texte, tout en pensant : *ceci est une machine sans écriture*, et vous *verrez* – ou commencerez à *voir* – l'écriture (mais comme une fiction). Évanouie sur le point d'apparaître.

II. Linéarisation et archi-écriture

Dans *Le geste et la parole* (Albin Michel, 1964), André Leroi-Gourhan valorise les différentes mutations du graphisme qui perfectionnent et étendent les possibilités d'extériorisation de la mémoire collective comme mémoire écrite, y compris jusqu'aux machines mécanographiques et aux « machines électroniques ». Or, s'il fait valoir que l'écriture linéaire est solidaire du développement de l'économie, des techniques, de la philosophie, des sciences, etc., il souligne dans le même temps que le processus de linéarisation appauvrit les

possibilités de l'écriture pluridimensionnelle – ce qu'il nomme des *mythogrammes* –, processus qui, dans le cas de la phonétisation, contraint l'écriture à une linéarité graphique (vision, spatialité) qui la rende en quelque manière « parallèle » à la linéarité de la parole (audition, temporalité).

Dans *De la grammatologie* (Minuit, 1967), Jacques Derrida reprend l'analyse de Leroi-Gourhan et la prolonge sous divers aspects. Il articule la linéarisation de l'écriture [dite] phonétisée à la dépendance de l'écriture à l'égard de la parole vive dans le contexte du logocentrisme, dépendance ou secondarité qui soutient, dans ce contexte, la question de la présence et de l'étant-présent dans l'histoire de la métaphysique. La critique du logocentrisme le conduit à dégager le principe d'une *archi-écriture* – une « écriture avant la lettre » (DG, 9) et « première possibilité de la parole puis de la “graphie” au sens étroit » (DG, 103) – et du *gramme*, lié au vivant, bien au-delà des écritures produites par l'intentionnalité d'une conscience.

Derrida accentue le caractère ambivalent de la linéarité déjà souligné par Leroi-Gourhan, car elle n'est solidaire du développement des techniques, des sciences, de la philosophie, de la métaphysique, etc., qu'au prix d'une contrepartie négative, soit qu'elle affecte la parole, et cette négativité transpire dans un concept vulgaire du temps réduit à une succession linéaire de mainteneants, soit qu'elle concerne l'écriture, et cette négativité correspond au « refoulement de la pensée symbolique pluridimensionnelle » (DG, 128) et « de tout ce qui résistait à la linéarisation » (DG, 127), négativité que résume la « ligne », aussi bien spatiale que temporelle, qui ne « représente qu'un modèle particulier, quel que soit son privilège » (DG, 128).

III. Transphénoménalité

À plusieurs reprises, dans *De la grammatologie*, Derrida souligne ou rappelle que « la pratique de la science n'a jamais cessé de contester l'impérialisme du logos, par exemple, en faisant appel, depuis toujours et de plus en plus, à l'écriture non-phonétique » (DG, 12), que les mathématiques théoriques constituent une enclave qui « est aussi le lieu où la pratique du langage scientifique conteste de l'intérieur et de façon de plus en plus profonde l'idéal de l'écriture phonétique et toute sa métaphysique implicite (*la* métaphysique), c'est-à-dire en particulier l'idée philosophique de l'*épistémè* » (DG, 20). On aurait donc pu attendre que de telles pratiques, dès lors qu'elles tenaient à distance du joug logocentrique, se soient en même temps émancipées d'une linéarité inessentielle. Il y a certes de nombreuses *notations* mathématiques en deux dimensions, mais elles demeurent en leur principe linéarisables si nécessaire, moyennant quelque syntaxe additionnelle, comme c'est le cas, par exemple, dans les logiciels de traitement de textes destinés à des usages scientifiques.

Mais, dans les contextes formels, l'idée de linéarité prend un sens théorique, à savoir que les langages formels concernent des assemblages qui sont linéaires en leur principe (à la fois abstraitement et idéalement), quelle que soit la manière d'en présenter la formalisation. Dans le contexte des théories de la calculabilité, par exemple, le fait qu'un seul ruban linéaire soit requis dans une machine de Turing universelle, implique, selon la thèse de Church-Turing, que tout ce qui est calculable est calculable par une telle machine de Turing, donc réductible à des opérations élémentaires appliquées à des assemblages linéaires. Il convient alors de comprendre que la linéarité spatiale apparente du ruban n'est en somme qu'une figuration d'une *linéarité théorique* qui, elle, doit être entendue indépendamment de toute spatialisation et de toute temporalisation particulières.

Cette distinction entre linéarité figurée et linéarité théorique recroise le *comme si* concernant les *machines sans écriture* dans la mesure où la disposition des composants électroniques dans les trois dimensions de l'espace n'interdit cependant pas qu'on puisse regarder ces machines *comme si* il s'agissait d'opérations appliquées à des écritures linéaires *au sens théorique*, éventuellement figurées au moyen d'écritures linéaires *au sens graphique*. Ce jeu sur les linéarités se prolonge encore si l'on remarque que les liaisons entre ces machines (liaisons filaires ou hertziennes, réseaux, etc.) peuvent impliquer une linéarité temporelle quand ces liaisons fonctionnent *comme si* elles transmettaient des écritures linéaires lettre par lettre, l'une après l'autre.

La strate qu'on aperçoit ainsi « sous » et « avant » l'écriture ordinaire peut être dite *transphénoménale* en ce sens que les « éléments » – compris comme information discrète – s'accommodent de tous les supports qu'on peut imaginer (depuis les cartes perforées ou les rubans de papier jusqu'aux supports magnétiques, électroniques, chimiques, mécaniques, biologiques, etc.), tandis que la linéarité qui les lie est suffisamment accueillante pour que son effectivité puisse être comprise tantôt temporellement et tantôt spatialement. Cet accommodement à l'extrême diversité des supports refuse à de tels « éléments » et à leur linéarité toute persistance matérielle, substantielle ou idéale : la transphénoménalité s'entend comme une *traduction* qui implique que ce qui est conservé ou invariant (condition de l'itérabilité impliquée par la traduction) soit indissociable d'un arrachement (excluant la persistance et la répétition du même).

Dans les deux ouvrages que j'ai mentionnés, Leroi-Gourhan aussi bien que Derrida font valoir que la cybernétique (nous sommes alors au milieu des années soixante : je n'ai retenu ici que la coupe informationnelle de la cybernétique, qui se retrouve en informatique, et qui intéresse directement la question de l'écriture) constitue une mutation à l'égard de l'écriture linéaire [graphique] : « Mais il ne suffit pas de dénoncer l'ethnocentrisme et de définir l'unité anthropologique par la disposition de l'écriture. A. Leroi-Gourhan ne décrit plus ainsi l'unité de l'homme et de l'aventure humaine par la simple possibilité de la graphie en général : plutôt comme une étape ou une articulation dans l'histoire de la vie – de ce que nous appelons ici la différence – comme histoire du gramme » (DG, 125).

La linéarité pourrait bien être une problématique à double-fond si l'émancipation à l'égard de l'écriture linéaire [graphique] est favorisée, sinon rendue possible, par le recours à des dispositifs, certes sans écriture (mais *peut-être* l'écriture n'a-t-elle jamais « existé ») quoiqu'ils se laissent regarder *comme si* il s'agissait d'écritures liées à une linéarité [théorique]. Convient-il de poser une question en retour concernant la parole et sa linéarité ? Ces linéarités graphiques, sonores, théoriques, etc., seraient-elles *plus* ou *autre chose* que ce que le modèle de la ligne, réduit à une spatialité ou à une temporalité, parvient à en recueillir ? Dans quelle mesure et sous quels aspects les perspectives ouvertes par Derrida concernant l'archi-écriture et le gramme croisent-elles certains traits liés à l'information, ou au contraire s'en écartent ?

Le séminaire en 2019-2020 et 2020-2021

Ce séminaire propose d'aborder certains aspects de la problématique de l'articulation entre *trace*, *information* (au sens de l'information discrète de l'informatique, c'est-à-dire l'information combinatoire non probabiliste), et *écriture* (abordée de manière générale en un sens non exclusivement visuel ou graphique) : comment et dans quelle mesure l'information discrète et ses mises en œuvre techniques peuvent-elles (ou non) intéresser (concerner, éclaircir, préciser, modifier, déplacer, bousculer, etc.) la problématique d'une telle articulation, trois fois transversale en ce sens que chacune de ses composantes est déjà transversale par elle-même. Autant dire que cette triple transversalité exclut toute éventualité d'un cloisonnement étanche qui circonscrirait cette problématique à un champ ou à une pratique particulière. On doit donc pouvoir en déceler les incidences dans divers champs et pratiques, non seulement techniques et scientifiques (mathématiques y compris), philosophiques et épistémologiques, mais aussi artistiques (poésie, littérature, peinture, etc.), et bien au-delà.

L'approche par l'information discrète, qui a déjà été abordée en 2019-2020, permet de comprendre l'information discrète comme ce qui peut être conservé malgré une diversité de phénoménalités (électriques, magnétiques, chimiques, mécaniques, scopiques, acoustiques, etc.), ce qu'on pourra dire un *invariant de traduction transphénoménale*. Cette approche s'articule directement avec la « dématérialisation » des écritures, dénomination courante mais inappropriée, car les ordinateurs, les processeurs, les réseaux, les mémoires, etc., n'ont rien d'immatériel ! Ce qui est en jeu est bien plutôt l'extension considérable, depuis le XIXe siècle, des pratiques et surtout des dispositifs techniques mobilisant la potentialité transphénoménale qui est inhérente à l'écriture, qui peut en effet se comprendre comme une condition de *l'itérabilité* de l'écriture (au sens de Derrida). L'attention portée à la transphénoménalité ouvre sur les deux questions interdépendantes que je souhaite aborder dans cette deuxième année du séminaire.

D'une part, la question de la linéarité de l'écriture : Leroi-Gourhan (*Le geste et la parole*, 1964) et Derrida (*De la grammatologie*, 1967) voient en cette linéarité un assujettissement à la linéarité de la parole impliquant le refoulement de pratiques d'écritures et de figurations pluridimensionnelles. Or, on peut constater, en particulier depuis le XIXe siècle, que ce sont précisément les pratiques d'écriture qui tendent le plus à se délier de toute dépendance directe à la parole qui sont aussi celles qui tendent le plus vers une linéarité à la fois théorique et effective (par exemple : formalisations logiques et mathématiques, systèmes formels, théories de la calculabilité, et, surtout, les technologies de l'information).

D'autre part, la question de la traduction transphénoménale des supports et des entre-deux : la « dématérialisation » des écritures (partie *en noir*) entraîne la « dématérialisation » des supports et des entre-deux (partie *en blanc*), sachant que cette partie en blanc, qui doit au moins prendre en charge le *tenir-ensemble* des lettres en noir, est aussi le trait caractéristique de la linéarité de l'écriture : la part en noir porte la différence, mais il n'y a qu'une seule espèce d'entre-deux, c'est-à-dire de blanc.

Les deux questions, déjà, s'entremêlent. Et bien d'autres encore à seulement évoquer ce « papier quasi transcendantal » et son retrait (*Papier machine*, Derrida), mais aussi « cette blancheur rigide... / face au ciel » (*Le Coup de Dés*, Mallarmé), qui appelle une autre question – « RIEN... / N'AURA EU LIEU / QUE LE LIEU... » (*id.*) –, celle d'un *lieu de l'écriture*. Le retrait du livre (la fin de l'ère du livre) recroiserait-elle alors la *question du Livre* – comme lieu de l'écriture – sur les traces de Mallarmé, de Blanchot, de Beckett et de Jabès, par exemple ? Ouvrirait-elle plus généralement sur la question d'un *lieu de...*, intéressant autant l'écriture et la parole, que la littérature, la poésie, la musique et la peinture, par exemple ?

--